

Vive la fiction

Soucieux de resituer les sciences au sein de la culture, Denis Guedj développe des conceptions et des pratiques très originales. Mathématicien, maître de conférences à Paris-VIII, chroniqueur à Libération, il est l'auteur de la série « Aime comme maths » produite par le CNDP, diffusée en 1994 dans Génération 3 et disponible en cassettes.

Questions à Denis Guedj

L'image est-elle, à votre sens, un mode d'expression privilégié pour parler des sciences ?

Denis Guedj : L'image, oui. Mais l'image avec les mots. Car il faut aussi lutter contre le terrorisme de l'image. L'image ne doit pas prendre le pas sur la production de vérité par le raisonnement ou par la pensée. Dans les livres scolaires, j'ai remarqué par exemple qu'il y a de moins en moins de phrases écrites. Les livres sont devenus en quelque sorte des films, car on doit faire « image ». Ceci étant, l'image qui bouge permet seule de montrer que les êtres scientifiques sont également des acteurs.

Les nouvelles émissions consacrées aux sciences se composent toutes de séquences courtes. Qu'en pensez-vous ?

D. G. : Tout ce qui est très bref n'est pas nécessairement stupide. Mais pourquoi systématiser ce procédé ? On ne peut se soumettre à la seule logique de consommation, qui consisterait à dire : « *Puisque le spectateur ne m'offre pas plus de trente secondes d'attention, je vais lui servir une pilule de ce calibre.* » Personnellement, je ne mange pas de ces trente secondes-là, car c'est, selon moi, une faute culturelle. Si l'on pense que la culture peut passer par des médias de masse, cela impose un véritable travail de création, qui a besoin de maturation. Je préfère renoncer à transmettre un théorème de maths si l'on m'impose cette idéologie de l'immédiat. Je suis également réticent au culte actuel des jeux. Il faut se souvenir de Mac Luhan – « *Le message, c'est le média* » – et se dire que, si l'on diffuse un jeu sur les maths, il passe davantage de jeu que de maths, et peut-être même seulement le jeu, et pas les maths.

Vous-même, pourtant, « enrobez » vos contenus scientifiques dans des scénarios de fiction...

D. G. : Quand on fait un film, on fait un film ! On doit s'interroger sur la manière dont on met en scène le savoir pour une masse de gens : c'est la raison d'être du film. Il faut s'affranchir de l'obsession qui consiste à faire un document pour que les gens comprennent et sachent résoudre des problèmes car cela ne peut conduire qu'à un film pédagogique au mauvais sens du terme, utilitaire, dont on ne voit

*Nous devons élaborer
une culture des films
scientifiques de fiction
comme s'est constituée
une culture
du western !*

pas en définitive le plus par rapport à un manuel ou à un cours. Ce n'est pas parce que vous êtes prof ou réalisateur que vous allez réussir à raconter une histoire à partir d'un contenu scientifique, avec un début et une fin, une dramaturgie et un rythme. Il s'agit de développer un savoir-faire de scénariste inédit. Je pense par exemple que ce sont les maths qui font l'histoire. Et qu'il ne faut pas faire une histoire autour des maths. Ce que font trois droites, par exemple, est une véritable histoire policière. De même ce qui se passe entre un cercle et une droite. Les objets scientifiques, je tiens à le redire, doivent être les véritables acteurs d'une fiction scientifique.

Les connaissances mathématiques à faire passer ne risquent-elles pas d'être noyées dans le scénario ?

D. G. : Je ne me pose pas la question en ces termes. Je m'efforce de faire voyager les gens. Quand on voyage bien, on comprend, on connaît bien, et surtout on a envie de revenir. L'un des problèmes fondamentaux de nos sociétés est l'exclusion

du savoir. Plus les gens sont en dehors de la culture, plus il faut aller profondément dans les contenus de chaque notion. Le fait de la mettre en scène ne la rabaisse pas, au contraire. Par exemple, dans *Si métrie m'était contée*, le film de la série « Aime comme maths » que nous avons réalisé sur la symétrie axiale, nous sommes partis du tennis. L'intérêt de ce genre de duel tient au fait que la situation de chaque joueur est absolument identique : les deux joueurs doivent être traités de la même façon, équitablement, et c'est le mot « même » qui fait l'objet de la mise en scène. On a là un excellent ressort dramaturgique au service de la notion de symétrie. Le téléspectateur ne comprend pas forcément la démonstration du théorème, mais il saisit l'essence de la notion. C'est un travail d'autant plus passionnant qu'en tant que spécialiste on ne le fait habituellement pas, ou si peu.

Mais ne faut-il pas doser cette dramaturgie avec prudence ?

D. J. : Pourquoi prudence ? La dramaturgie n'est pas un danger. Au contraire, je prône le développement de fictions qui trouvent leur contenu dramatique dans l'histoire des sciences. Le film que j'ai écrit sur la naissance du mètre montre qu'il fut le fruit d'une extraordinaire épopée. La Révolution voulait mettre au point une unité de mesure commune à tous les hommes, afin que ceux-ci soient égaux devant la mesure des choses et puissent en disposer. Tout cela parle non seulement de sciences, mais aussi d'histoire et de philosophie. La science fait partie de la culture : nous devons élaborer une culture des films scientifiques de fiction comme s'est constituée une culture du western !

Propos recueillis par Jean-Claude Arrougé